

JESUS COMMUNICATEUR

Essai sur la figure du communicateur chrétien¹

2ème partie

Par Michel KOCHER, pasteur

1. Problématique générale et résumé de la 1ère partie

Pour communiquer leur foi, les chrétiens doivent-ils parler et agir comme des enseignants, des charismatiques, des journalistes ou des animateurs ? Quels types de communicateurs doivent-ils ou peuvent-ils être ? D'ailleurs est-il possible de parler d'un type de communicateur qui soit le type "chrétien" ? Voilà toutes les questions qui gravitent autour de cet essai. Pour les résumer en une seule, nous nous exprimons ainsi : *Quels sont les contours de la figure du communicateur chrétien ?* L'objectif que nous nous sommes fixé est celui de vous proposer une réponse à partir de la figure de "Jésus communicateur".

La méthode à suivre est simple quoique rarement appliquée dans le domaine de la dynamique de la communication². Il faut appliquer sur le ministère de Jésus une grille de lecture propre à faire ressortir ses choix d'homme de la communication. La grille est prioritairement médiatique, "communicationnelle". Une fois mis en lumière, les choix de "Jésus communicateur" doivent être mis en perspective avec la mission qu'il a reçue du Père et qu'il a confiée à ses disciples. Ainsi nous pouvons tisser délicatement les composantes de la figure du communicateur chrétien. Ces composantes ne correspondent pas à des "trucs" pour faire "passer le message", des trucs qui pourraient donner à l'homme d'aujourd'hui l'assurance d'une conformité au Christ. La figure de communicateur du Messie est unique et le monde "médiatique" dans lequel il a vécu trop différent du nôtre pour que nous puissions actualiser la figure du communicateur chrétien par une simple transposition de techniques de communication. Les composantes de cette figure sont des points de repère, des choix et des caracté-

¹ Exposé remanié, donné dans le cadre de la session des animateurs théologiques de la CEVAA (Communauté évangélique d'action apostolique) à Vallecrosia (Italie), en septembre 1986.

ristiques générales de l'ordre de la communication devant lesquels tout disciple du Christ se trouve placé.

Dans la partie précédente nous avons appliqué une première clé de la grille de lecture, celle du moyen de communication mis en oeuvre par Jésus; en effet un communicateur se caractérise par le choix de vecteurs ou de supports de communication. Jésus a choisi l'oralité et non la scripturalité et ce choix a un rapport avec sa mission, avec la vérité de ce qu'il a communiqué. Première conséquence de ce choix, nous n'avons plus accès à sa dynamique de proférateur puisque la parole est éphémère. De cette observation replacée dans le contexte de son époque, nous avons tiré un point de repère : pour se conformer au Christ, le communicateur chrétien n'a pas de modèle ou de méthode de communication pouvant lui donner accès à la dynamique de la communication du Royaume de Dieu. S'inspirant de l'écrit, le communicateur doit se risquer dans l'oralité en comptant sur l'Esprit Saint.

Le choix de l'oralité par Jésus a eu une seconde conséquence : elle a mis des individus en mouvement, elle a engendré un processus messianique de répétition-actualisation du message, une tradition orale spécifiquement chrétienne. En analysant cette tradition par le biais de sa fixation dans la Nouveau Testament, nous avons établi un second point de repère : pour se conformer au Christ, le communicateur chrétien cherche à entrer dans une communication immédiate (événementielle) où ce qu'il dit et fait est instauration en espérance hic et nunc du Royaume de Dieu, où il y a adéquation entre le fond et la forme de ce qui est communiqué. Pour ce faire, le communicateur chrétien est obligé de passer par la médiation de ce qu'il a reçu et vécu précédemment. Cependant il ne cherche pas à reproduire ses expériences mais va entrer dans une communication qui est analogue (et non identique) à celle dont il vit, c'est-à-dire une communication qui procède du mouvement de l'Esprit Saint.

Dans cette seconde et dernière partie, nous allons employer une seconde clé de la grille de lecture, celle du genre "sociologique" du communicateur chrétien. Doit-il être de préférence un charismatique dont l'autorité s'impose ? Doit-il être plutôt un homme de référence, de connaissance, convainquant par son érudition ? Doit-il être aussi et particulièrement un esprit hors du commun, brillant par la logique et la rigueur de sa pensée ? Doit-il être un homme de terrain ayant vu et pouvant rapporter des faits et des gestes dont il est témoin ? Fidèle à la méthode adoptée nous allons commencer par nous poser ces questions à propos de Jésus.

² Elle est constamment appliquée quand il s'agit de déterminer le contenu du message évangélique à proclamer aujourd'hui.

2. La suivance : une pratique messianique de la communication

Dans l'univers de la Palestine au début de notre ère, la question du genre sociologique du communicateur se pose sur le fond de deux types : le charismatique ou le rabbi. Jésus était-il un charismatique hors du commun ou un grand rabbi ? De prime abord l'objet semble clair et accessible : selon les sources qui sont à notre disposition, à quel type de figure de communicateur correspondait Jésus de Nazareth ? Quel genre de relations a-t-il établi avec ses contemporains ? Il y a cependant une différence de taille entre l'objet de cette question et celui du point 1, une différence qui rendra cette deuxième partie aussi ardue que la première. Si nous avons alors un objet éphémère (le médium oral), notre objet maintenant va au-delà de la simple période que nous étudions; il s'agit du communicateur Jésus sous l'angle des *relations* qu'il a établies. En effet les enseignements ou les dons du "Jésus communicateur" ont eu une portée plus longue, historiquement, que celle même de son existence terrestre; la suivance qu'il a inaugurée avec ses disciples s'est poursuivie dans des relations au-delà de sa présence en chair et en os !

Nous allons devoir considérer le ministère terrestre de Jésus en sachant que c'est chronologiquement la première moitié d'un tout (la relation Jésus-disciples) dont la seconde moitié est fort différente de la première puisqu'elle est marquée par l'absence de Jésus. Nous devons donc faire face à la logique paradoxale de l'accomplissement de la suivance instaurée par Jésus. Nous devons aussi tenir compte du fait que pour connaître la première période nous n'avons que des données issues de la seconde période; et dans ces données nous ne pourrions logiquement prendre que les renseignements sur la première période. C'est un peu comme si l'on nous demandait de présenter la vie de St Augustin jusqu'à sa conversion au christianisme, en ne nous donnant que des textes écrits après sa conversion et, qui plus est, par ceux qui étaient alors ses adversaires chrétiens ! *Nous devons faire face au paradoxe théologique de l'accessibilité à une référence de communication par une référence autre, qui découle de la première. En fait toute communication de l'évangile entre dans ce paradoxe.* La figure de Jésus doit justement nous aider à discerner et à bien vivre ce paradoxe.

2.1 "Leadership" et compagnonnage : successifs et simultanés

Commençons par évoquer brièvement une première caractéristique du type de communicateur qu'était Jésus. Nous le ferons à partir d'une catégorie de la sociologie de la communication qui est une catégorie de l'ordre de la phénoménologie des religions; nous allons partir d'un modèle de référence extérieur à ce que Jésus dit de lui-même. Il semble établi que Jésus avait les caractéristiques

d'un grand communicateur religieux de son temps, un charismatique au sens sociologique¹, sens que nous employons dans cet essai. On peut repérer au moins deux caractéristiques formant les contours de cette figure : 1) *une autorité personnelle qui se situe en deçà ou au delà des normes institutionnelles traditionnelles et attire à elle des disciples*; 2) *des dons qui attirent les foules par leurs connotations religieuses*. Nous allons reprendre en détail ces deux points.

2.11 L'autorité de Jésus.

Elle est bien connue sous son vocable grec : *exousia*. Elle se repère dans la liberté qu'il prend face aux institutions et aux coutumes religieuses de son temps (cf. Mt 8,21s : "Laissez les morts enterrer les morts"). Il y a des parallèles contemporains comme le leader zélote Juda de Galilée (il proclamait qu'aucun gouverneur ne pouvait être reconnu comme souverain, à l'exception de Dieu seul) ou le prophète apocalypticien Theudas (Ac 5,36; 21,38; il persuadait des foules de le suivre dans un lieu sauvage où, proclamait-il, le miracle des derniers jours serait manifesté !). Les dons de Jésus (la guérison et l'exorcisme) ont aussi des parallèles frappants dans la tradition hellénistique du "theios aner" (l'homme dieu) : le docteur Ménécrate Zeus (400 av. J-C) s'était donné le nom de Zeus, et ses disciples qu'il avait guéris de la maladie sacrée lui obéissaient aveuglément. Il y a aussi la tradition sur Apollonius de Tyane dont les exorcisés devinrent ses disciples.

Ces caractéristiques divergent néanmoins sur des points capitaux pour notre étude. Ils ont trait, toujours d'un point de vue extérieur, à la gestion du temps et à la pédagogie se cachant derrière l'attitude de Jésus. *Contrairement aux leaders de son temps Jésus n'a pas utilisé son autorité de communicateur pour fonder avec ses disciples une communauté* (un "saint reste"), *alors que tout dans ses rapports avec les disciples donnait à penser le contraire*. Songeons à l'appel à tout lâcher pour le suivre, adressé comme une véritable mise à part. Jésus a envoyé ses disciples en leur conférant une autorité aussi grande que la sienne et, qui plus est, en les invitant à rencontrer ceux de la tradition dont il s'était distancé ! Comment comprendre ceci du point de vue des disciples et de la logique de la communication dans laquelle leur leader les fait entrer. D'un côté Jésus a toutes les caractéristiques d'un homme que l'on suit, d'un être d'exception dont on s'imagine au pire n'être qu'un simple disciple et au mieux

¹ C'est l'emploi qu'en fait Max Weber (*Economy and Society*, New York 1968, vol. 3, pp.1204ss.). Il y a aussi un sens théologique. Tout à la fois il peut englober le sens sociologique et s'en distancier. Il l'englobe dans la mesure où un charismatique chrétien peut être aussi un charismatique religieux. Il s'en distancie dans la mesure où ce qui confère au charismatique son caractère chrétien ne relève pas de la sociologie mais de la foi, du rapport à celui qui fait d'une capacité humaine une capacité au service de la nouvelle création, du rapport à l'Esprit Saint. Nous avons ailleurs proposé la définition suivante du terme charisme : une manifestation répétée et gracieuse de l'Esprit Saint, agissant de façon mystérieuse par et au-delà des capacités humaines, les orientant vers la nouvelle création ("Présupposés d'une pneumatologie charismatique", 3ème partie, in *Hokhma* 24/1983, pp. 19-28).

un futur propagateur de son message; en tout cas il n'est pas un homme dont on estime partager le moindre bout de la destinée de communicateur. Mais d'un autre côté, alors même qu'il rayonne de son autorité personnelle, il invite ses disciples à le quitter, leur faisant comprendre du même coup qu'ils partagent la vocation de communicateur de leur maître (Mt 10,24s); pour eux le choc est de taille : "ils ne sont pas seulement des messagers mais des compagnons de route"¹.

Dans ce choc est résumé tout le paradoxe de la figure de "Jésus communicateur" du point de vue des disciples. Le type de relation qu'ils avaient avec leur maître ne pouvait logiquement pas conduire à un tel envoi. Cette logique échappait aux disciples parce qu'ils n'avaient aucun exemple sous les yeux ou dans l'histoire biblique de ce type de gestion de la suivance d'un leader. Ainsi il y a tout lieu de croire qu'ils ont accompli cette première mission en ne comprenant pas encore pleinement de quoi il s'agissait². Mais dès cet envoi en mission, la suivance de leur maître se montrait à eux sous un jour tout à fait paradoxal, énigmatique; elle obéissait à une gestion paradoxale, messianique du temps. Ce n'est qu'après Pâques, le leader ayant disparu, que le paradoxe sera levé du point de vue des disciples : la suivance vécue du vivant du leader les destinait à entrer dans un autre type de suivance. Pendant la suivance "physique" de Jésus par les disciples le paradoxe à assumer fut en fait pédagogique; E. Kaesemann en présente un résumé frappant : "la mission précède la foi et elle seule la justifie"³. Pour notre problématique de communication nous dirons ceci : la connaissance du communicateur comme figure charismatique précède celle de sa connaissance comme figure de compagnon de route, mais seule la première justifie la seconde.

2.12 Les dons de Jésus.

Le second point sur lequel les caractéristiques de la figure charismatique, au sens sociologique, divergent de celles des figures traditionnelles est celui de la gestion que fit Jésus de ses dons personnels. L'analyse brève de ce point nous permettra de situer le paradoxe au niveau non plus de ceux qui suivent le leader (les disciples) mais de celui qui est suivi, du leader lui-même. D'un côté il a des dons exceptionnels qui attirent les foules et lui permettraient de lancer un mouvement de grande envergure, précisément comme accomplissement des signes qu'il donne déjà (et qu'il présente comme des signes !). Ce sont des dons qui lui confèrent un grand pouvoir potentiel mais qui le placent du même coup en situation dangereuse car il devient une menace pour le pouvoir en place.

¹ F.Hahn, cité par M. Hengel, *The Charismatic Leader and His Followers*, trad. angl., Edinbourg, 1981, p. 75.

² "Il est assez probable que, au minimum en partie, les disciples comprirent de travers l'activité et la mission de Jésus; les voyant, comme la masse des auditeurs galiléens de Jésus, sous la forme de l'espérance messianique traditionnelle, juive et nationaliste", *ibid.*, p. 79.

³ Cité par M. Hengel, *ibid.*, p. 73.

D'un côté Jésus montre donc qu'il connaît les potentialités de sa figure de communicateur charismatique. Devant ceux qui la reconnaissent, il assume cette figure mais il n'en fait pas l'usage traditionnel : il appelle toujours des individus, se refusant à créer un mouvement de masse.

Si d'un côté Jésus semble assumer ses dons exceptionnels d'une façon très sage, quoique peu habituelle pour une telle personnalité (alors qu'il en aurait les moyens, il ne vise pas la révolution par un mouvement de foule, il ne vise pas un court terme, mais un long terme), d'un autre côté il a une attitude qui peut apparaître comme une provocation et qui peut ruiner la sagesse de son approche individuelle à long terme. D'abord, il ne soustrait pas ses signes au regard des autorités politiques de son temps, elles pour qui il peut devenir une menace s'il n'agit pas discrètement. Ensuite, Jésus ne tente même pas de convaincre ceux qui sont susceptibles de reconnaître la valeur de ses signes et d'être intéressés à sa vision à long terme. Tous ceux qui sont apparemment ses alliés objectifs mais qui contestent ses signes ou n'en reconnaissent pas la valeur, il ne cherche pas à les convaincre de sa bonne foi, mais au contraire il les provoque : "Alors quelques scribes et pharisiens prirent la parole : "Maître nous voudrions que tu nous fasses voir un signe". Il leur répondit : "Génération mauvaise et adultère qui réclame un signe ! En fait de signe il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe du prophète Jonas". (Mt 12,38s)¹.

Tout se passe comme si Jésus ne tenait nullement compte des possibilités et des dangers liés à ses dons. Tout se passe comme si paradoxalement, il gérait ses dons et leur potentialité à la communication, non en fonction d'elle mais en fonction d'une référence autre, future. A son niveau, il n'est pas faux de dire que c'est sa foi au futur différent de sa mission qui justifie la gestion présente de ses charismes et de leur potentialité communicatrice. C'est le paradoxe du point de vue du leader chrétien : *c'est sa foi en un futur différent qui lui dicte la gestion des ses dons, ... et non ses dons eux-même !* Nous sommes arrivés au stade où nous pouvons formuler un troisième point de repère.

Point de repère 3 :

La constatation. La figure de communicateur par laquelle l'appel à suivre l'évangile se transmet a toujours des caractéristiques extérieures de leader charismatico-religieux, c'est-à-dire une relation leader-disciple où s'instaure une suivance basée sur la personnalité charismatique du leader².

¹ Cf. aussi Mc 8,12b : "*Pourquoi cette génération demande-t-elle un signe ? En vérité je vous le déclare, il ne sera pas donné de signe à cette génération*".

² Au sens sociologique (cf. *supra*). Il n'est pas besoin de souligner la grande subjectivité d'une telle suivance puisque la référence est la relation elle-même. Mais cette subjectivité n'a-t-elle pas été aussi centrale dans la suivance de Jésus par les disciples ? M. Hengel fait remarquer à juste titre que suivre Jésus était tout différent de suivre un rabbi. Les disciples suivaient tous les aléas de la vie du maître, ce qui ne correspondait

Le paradoxe. Mais, en régime chrétien cette suivance est toujours entachée d'un paradoxe : le type de rapport leader-disciple contredit constamment ce à quoi la suivance qu'il instaure est destinée et ce qui la destine comme suivance charismatique. Le disciple n'est pas destiné à être un suiveur de leader (mais un compagnon du Royaume). Ce n'est pas la personnalité charismatique du leader qui le destine à être un leader (mais son insertion de compagnon du Royaume).

La levée du paradoxe. Le paradoxe se lève pour le communicateur chrétien qui ne cherche pas à gérer ses suivances (volontaires¹ et involontaires²) en fonction des potentialités et des limites du rayonnement de sa personnalité de communicateur mais en fonction de la figure de "disciple du Christ" qui se dessine petit à petit pour lui. Il accepte ainsi que la conformité à la figure de "Jésus communicateur" est d'assumer un destin de leader (la figure de Jésus) identique à celui dont il ne cherche à être que le disciple (le Christ) ! Une suivance qui se révèle dès lors dépendre du mouvement de l'Esprit Saint :

1. Au disciple d'un leader que le chrétien est, sa destinée de compagnon du Royaume lui est révélée chaque fois qu'il identifie le leader qu'il suit. *L'Esprit Saint lui atteste a posteriori que c'est toujours à partir d'une relation leader-disciple que le compagnonnage s'instaure.*

2. Au leader potentiel que le chrétien est ou peut devenir "malgré lui", ses potentialités de communicateur charismatique lui sont révélées quand il cherche à être compagnon du Royaume. *L'Esprit Saint lui atteste a posteriori que c'est toujours le compagnonnage qui destine au rayonnement charismatique.*

A ce point de repère est attaché au moins une question.

Question : En tradition chrétienne protestante (calviniste ?), où la théologie valorise plutôt les positivités de la référence objective qu'est l'Écriture au dépens de la subjectivité des relations interpersonnelles, ne devons-nous pas reconnaître à la figure du communicateur charismatique, au sens sociologique, la place qui lui est due ? Et ne devons-nous pas cesser de suspecter systématiquement tout ce qui relève des processus psychologiques d'identification, d'imitation, de transfert et de contre-transfert, présents dans toute relation leader-disciple ? Dans l'analyse réformée, il est symptomatique que l'on associe volontiers le "retour" de la figure du leader charismatique au Renouveau charismatique ainsi qu'au retour en général d'une spiritualité de l'(E)esprit³. S'il y a effectivement quelques figures de communicateur charismatique au sein du Renouveau charismatique ce n'est pas une caractéristique particulière de ce pas à la règle entre un rabbi et ses disciples, où une référence extérieure à la suivance était toujours présente sous la forme de la Torah écrite (*op.cit.*, p.87).

¹ C'est-à-dire les rapports où il reconnaît suivre une figure de "leader", et ce par choix, en vertu d'une reconnaissance des charismes de ce dernier (au sens théologique du mot, cf. *supra*, note 1, p. 3).

² C'est-à-dire les rapports où il se découvre comme étant lui-même une figure de "leader", et ce par une reconnaissance issue, non de lui, mais de ceux qui suivent en lui un authentique charismatique (au sens théologique du mot).

mouvement¹. La figure du communicateur charismatique ne nous semble pas devoir être lue d'abord avec une clé pneumatologique comme le font les réformés² mais avec une clé christologique comme nous essayons de le faire dans cet essai. Les relations interpersonnelles de type charismatique sont celles d'une suivance d'un leader plus que d'une écoute de l'Esprit. En ce sens la tradition protestante dans son ensemble a généré des figures charismatiques. Luther et Calvin n'ont-ils pas eu une "autorité personnelle se situant en-deçà ou au-delà des normes institutionnelles traditionnelles" ? L'aile gauche de la Réforme n'a-elle pas eu des leaders "ayant des dons attirant les foules par leurs connotations religieuses" ?

Nous sommes un peu provocateur et excessif dans ces illustrations mais il y a incontestablement une affinité protestante à certaines composantes de la figure du communicateur charismatique. Le pendant pratique de la question de la revalorisation de la figure du charismatique en tradition réformée doit aussi être relevé. Il est aussi cru que celui-ci : mettons-nous suffisamment à jour, dans nos propres cheminements, ce qui était, et est encore, de l'ordre de la suivance du leader ? Ou alors croyons-nous être passés directement au compagnonnage ? Dans ce cas nous nous serions privés de la pédagogie divine liée à la suivance du Christ, une privation qui peut avoir pour conséquence d'inhiber le communicateur potentiel sommeillant peut-être en nous ? Plus sournoisement cette privation a peut-être fini par générer des croyants peu conscients de la valeur des figures charismatiques qui les ont influencés et par conséquent des croyants peu éveillés à leurs filiations historiques.

³ Jean-Marc Chappuis, *La figure du pasteur*, Labor, Genève, 1985.

¹ Les leaders charismatiques (au sens sociologique) du Renouveau charismatique ne sont pas nombreux. Les seuls ou presque qui, issus du Renouveau uniquement (et non d'une tradition ecclésiale dans laquelle ils avaient déjà des responsabilités), ont eu une stature internationale sont des anglo-saxons (Michael Harper par exemple), mais aucun d'eux n'a vraiment dépassé par son rayonnement personnel les frontières linguistiques. Au contraire, nous pensons que le Renouveau charismatique a eu pour effet de ne susciter que peu de figures charismatiques par rapport à l'importance de son rayonnement, précisément à cause de la faiblesse de sa pneumatologie et non de sa christologie. Il n'a pas saisi théologiquement la portée de l'oeuvre de l'Esprit en son sein : au lieu d'assumer toute la force et toute la réalité du compagnonnage oecuménique (attestée en son sein par l'Esprit) et de relever le défi d'un rayonnement charismatique, courageux et prophétique, fondé sur ce compagnonnage, il a opté pour le statu quo théologique des filiations aux traditions — protestante ou catholique — (ancrage christologique). Il s'est ainsi ôté la possibilité de poursuivre vraiment le compagnonnage oecuménique et le destin qui était promis à celui-ci.

² "Le leader charismatique, figure ambiguë du retour de l'esprit ou de la régression dionysiaque", in Jean-Marc Chappuis, *op.cit.*, pp. 65-101.

2.2 Enseignement et prédication : indépendants et subordonnés

Nous devons finir cette recherche en examinant une seconde caractéristique du type de communicateur qu'était Jésus, sous l'angle cette fois de la référence extérieure du communicateur; c'est la question de ses racines. Comme précédemment nous le ferons à partir d'une grille de lecture de la sociologie de la communication qui utilise des catégories extérieures à la façon dont Jésus conçoit son ministère. S'il est à certains égards un charismatique (un homme en-deça et au-delà de la tradition), il se situe pourtant dans le cadre d'un peuple et d'une tradition bien précis qu'il ne renie pas. Ainsi sa figure de charismatique n'épuise pas totalement l'approche sociologique de sa personne de communicateur. Y aurait-il aussi en lui quelque chose de la figure du rabbi, de l'homme de la tradition ? Tout d'abord il faut définir ce qu'est la figure du rabbi au temps de Jésus. Il vaut mieux parler de scribe (de *grammateus*, d'homme de l'écrit) ou de docteur de la Loi¹ que de rabbi car au temps de Jésus le terme de rabbi correspondait plus à un titre de politesse qu'à une fonction sociale déterminée; il équivalait au traditionnel *Sir* anglo-saxon. Le scribe comme figure de communicateur religieux est caractérisé au moins par les deux éléments suivants : *Premièrement il tire son autorité de communicateur non de ses dons personnels*², *mais de la reconnaissance "institutionnelle"*³ *de la conformité de ses capacités d'interprète de la Thora écrite. Deuxièmement son enseignement n'est pas prédication mais transmission de commentaire; il a pour but de faire des élèves qui le transmettront aussi précisément et fidèlement que possible parce qu'il constitue un bien précieux de l'ordre de la Torah orale.* La question est donc la suivante : Jésus a-t-il ces caractéristiques ? La réponse est négative pour l'une comme pour l'autre.

2.2.1 Jésus et l'institutionnel.

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de beaucoup argumenter pour prouver la première caractéristique : la non conformité à la reconnaissance institutionnelle est bien connue. Jésus n'a pas suivi une "école" tenue par un maître de la Loi; il n'a pas reçu la formation savante qui lui aurait conféré par la voie dite "institutionnelle" l'autorité d'un scribe. D'ailleurs il ne s'en cache pas. Au contraire, dans ses confrontations sur le terrain avec les scribes, il n'a jamais cherché à fonder ses réponses au niveau de la référence à leur science exégétique de l'ordre de la Torah orale. C'est la raison pour laquelle "Jésus était considéré par les cercles dirigeants du Judaïsme non pas comme une sorte d'enseignant bizarre et marginal mais plus simplement comme un séducteur"¹. Il faut aussi observer que dans ses propos aux foules Jésus n'exigeait pas d'elles la même culture, le même type de pensée référentielle qu'exigeait l'écoute des propos des

¹ *Nomikos* : homme du commentaire de la Loi, celle-ci étant la partie la plus étudiée des Ecritures à cette époque.

² G. Bornkamm parle "d'autorité dérivée", in *Qui est Jésus de Nazareth ?* trad. française, Paris, 1973.

³ Vers 40 ans, on était ordonné scribe, après de longues études. Les scribes étaient souvent, mais pas toujours, des pharisiens.

scribes enseignants. "L'auditeur n'a jamais à chercher des présupposés qui donneraient sens à l'enseignement de Jésus, ni à retrouver dans sa mémoire des enseignements ou des traditions qui seraient indispensables pour comprendre. En effet, jamais Jésus ne part d'un certain point de vue pour parler sur Dieu, le monde, l'homme, le passé et l'avenir"².

La non conformité à la fonction de l'enseignant est plus subtile mais non moins indiscutable, malgré les essais de l'école scandinave sur une transmission de type rabbinique des propos et actes de Jésus. Alors que les scribes laissent venir à eux les élèves et ne les appellent jamais, alors qu'ils ne cherchent pas à les retenir auprès de leur seul enseignement mais les envoient volontiers vers d'autres scribes (la Torah orale est vaste !), Jésus fait exactement le contraire. Il lance des appels individuels à le suivre, dans une suivance qui n'est pas celle du *manthanein*³ (apprendre) mais de *l'akolouthein* (suivre, Mt 2,14); c'est une suivance de la destinée même du maître, dans ce qu'elle a de plus concret et de plus périlleux. Pour ne pas évoquer seulement la relation enseignant-enseigné relevons encore que Jésus franchissait sans autre le fossé entre les savants et les ignorants, fossé qui n'est pas seulement sociologique (il enseignait femmes, enfants, publicains et pécheurs) mais aussi pédagogique : il ne communiquait pas seulement en enseignant des disciples mais en prêchant aux foules, ce qui était inconcevable pour un docteur de la Loi qui se respecte.

Il y a cependant des convergences troublantes à relever entre Jésus et la figure du scribe. Elles ont trait à la gestion du temps vécue par Jésus et à la logique pédagogique se cachant derrière. Premièrement s'il est vrai qu'il n'a pas tiré son autorité d'une reconnaissance institutionnelle des ses capacités exégétiques, il a clairement situé le débat au niveau du sens des textes et de leur interprétation, c'est-à-dire au niveau où l'institution religieuse donne reconnaissance et autorité aux scribes. C'est sur le terrain où les scribes s'estiment habilités que Jésus enseigne, à savoir le sens de l'obéissance à la Torah écrite. En ce sens Jésus est avec eux un homme de la Torah orale, de la tradition, du judaïsme. La meilleure preuve n'est-elle pas l'interpellation même des scribes : d'où tires-tu l'autorité pour interpréter les textes comme tu le fais? Les scribes sentent que c'est bien leur fonction qui est touchée par le Jésus enseignant. Mais à leurs questions Jésus ne répond jamais en fonction de sa personne, il répond en fonction du message qui est le sien¹; en cela il ne les trompe pas, puisque c'est un message dont la référence leur est accessible... dans la mesure où il est enraciné dans la Torah écrite ! Jésus ne les trompe pas mais il les surprend et les déconcerte. Tout d'abord parce qu'il place sa personne au second plan quand justement dans la tradition rabbinique elle devrait être au premier plan, c'est-à-dire

¹ C. H. Dodd cité par M. Hengel, *op. cit.*, p. 46. Toujours en citant Dodd, Hengel précise : "En fait la majorité des controverses ne se situèrent pas simplement à l'intérieur du champ légitime de la discussion, mais bien plutôt se révélait là, dans une situation de conflit, une divergence radicale de principes religieux".

² G. Bornkamm, *op. cit.*, p. 68s.

³ Ce terme très fréquent dans les sources rabbiniques n'apparaît qu'une seule fois dans les synoptiques.

quand l'autorité d'un commentaire s'établit par la provenance de celui qui l'enseigne. Ensuite il les déconcerte car le point de mire de son message n'est plus à proprement parler l'Ancien Testament, mais une actualisation de celui-ci telle que son message peut paraître avoir passé au second plan.

Pour les scribes comme pour les disciples l'attitude de Jésus est paradoxale : d'un côté il ne se situe pas au niveau de l'autorité des commentateurs de la Torah écrite, d'un autre côté il ne cesse, à sa manière, de parler comme si ses paroles devaient avoir l'autorité qu'elles ne se donnent pas par les références traditionnelles, l'autorité "institutionnelle" de la Torah orale. Le paradoxe ne sera levé pour les disciples qu'après Pâques. Avant ils ne peuvent comprendre cette figure paradoxale de l'enseignant puisque personne ne l'a encore incarnée dans leur tradition, qu'il fût scribe ou prophète. Il y a donc tout lieu de croire que les disciples ont eu jusqu'à Pâques des motivations différentes pour garder les paroles de Jésus de celles des disciples d'un rabbi. Ce sont des motivations de l'ordre du suivre (*akolouthein*) plus que de l'apprendre (*manthanein*). Inscrites dans cette suivance messianique, ces motivations se sont placées dans la lancée de la liberté-fidélité de Jésus face à la Torah orale, à ses objectifs, à ses méthodes d'enseignement et de mémorisation. Il est difficile d'évaluer la portée qu'a eu cette influence de Jésus sur ses disciples. Apparemment il n'y a aucune raison pour laquelle leurs motivations à le suivre auraient rendu inopérantes leur sensibilité et leur capacité à la mémorisation, héritées du milieu dans lequel ils vivaient. Toutefois il est certain qu'une orientation non traditionnelle a influencé cette insertion culturelle. Une herméneutique "messianique" encore timide, hésitante et probablement maladroite s'est greffée sur leur sensibilité juive à garder et à transmettre les paroles et les actes de Jésus.

Après son départ, le paradoxe levé, l'hésitation herméneutique fera place à la vision de l'exigence missionnaire, une exigence de fidélité christocentrique (fidélité à sa personne) et donc christologique (fidélité à son message). La liberté qu'avait Jésus face à la Torah orale accrédiçtera la justesse de son interprétation de l'Ancien Testament; elle donnera rétrospectivement à ses propos un poids aussi fort que celui de la Torah écrite. En conséquence elle motivera les disciples à un zèle au moins aussi grand que celui des *mathétai* (disciples) pour reproduire fidèlement les enseignements de Jésus.

Résumons le sens pédagogique du paradoxe pour les disciples en précisant d'abord que la tradition, le commentaire de la Torah écrite, au sens où les disciples l'ont reçu comme juifs reste pour eux une constante de l'alliance Moïsaïque, une alliance dans laquelle Jésus se situe toujours puisqu'il n'a pas fait autre chose qu'un commentaire oral de la Torah écrite, même si, différence non négligeable, le commentaire de Jésus est resté oral (à la différence de la Torah orale mise par écrit)¹. Le commentaire de la Torah écrite est donc une réalité de la suivance "messianique" mais il est pratiqué par Jésus avec une pédagogie dont le sens échappe aux disciples de son vivant. C'est à Pâques qu'ils découvrent le sens de cette pédagogie : *la tradition orale ne tient pas son autorité de sa*

¹ "Les auditeurs de Jésus devaient décider premièrement non pas pour la personne de Jésus mais pour son message", M. Hengel, *op. cit.*, p. 62.

reconnaissance institutionnelle, en l'occurrence de la prééminence de la Torah orale sur la Torah écrite; non pas que cette prééminence soit mise en doute, mais parce que là n'est pas la clé de son autorité. La tradition orale tient son autorité de sa conformité à l'Écriture; mais ce n'est pas non plus une conformité qui se placerait en dehors ou en opposition avec la reconnaissance institutionnelle parce qu'il y aurait prééminence de l'écrit sur l'oral. Ce n'est pas une conformité de prééminence (de chronologie) mais une conformité herméneutique : la tradition orale est l'interprétation inspirée des Écritures dans la mesure où sa clé herméneutique est Jésus le Christ. Dorénavant les disciples savent que Torah écrite et Torah orale² ne seront plus articulables autrement que dans un acte herméneutique : celui de la reconnaissance de la Seigneurie de Jésus-Christ.

2.22 Jésus et l'enseignement.

Le second angle sur lequel nous devons travailler est celui des rapports entre Jésus et la figure traditionnelle, juive, de l'enseignant. S'il est vrai que Jésus n'a pas donné son enseignement dans le cadre et sous la forme de celui des scribes, il a vraiment enseigné, que ce soit des paraboles ou des sentences polémiques, c'est-à-dire des enseignements propres à être transmis par des disciples, dans la dynamique d'une transmission orale au sens d'une tradition utilisant le support de l'oralité³. En fait si les appels lancés à des disciples pour le suivre ne correspondaient pas à ce qui se faisait entre un scribe et ses élèves, la suivance avait des caractéristiques étonnamment proches. Elle était bien destinée à un petit nombre de disciples, c'est-à-dire à des hommes qui pourraient, en suivant le maître, apprendre des *halakot* (règles, lois). Mais à la différence des scribes, les règles que les disciples suivaient ne relevaient pas de son comportement dans la vie de tous les jours (le boire et le manger comme le dormir et le travailler, ce qui était le cas pour un scribe)⁴. L'enseignement de Jésus n'était pas compréhensible sur le fond d'une suivance par *imitation* dont le ressort est la répétition. Il était compréhensible sur le fond d'une suivance par *responsabilisation* eschatologique dont le ressort est la prédication-proclamation. Paradoxalement l'enseignement de Jésus conduit à entrer dans la dynamique d'une proclamation dont l'objet n'est pas l'enseignement de Jésus lui-même mais la venue du Royaume (inauguré dans la personne de Jésus).

Ainsi l'attitude de Jésus comme figure d'enseignant était difficile à comprendre; d'un côté il refusait d'entrer dans le stéréotype du scribe et de ses rapports particuliers avec ses élèves. Mais d'un autre côté il parlait souvent comme l'aurait fait un scribe, s'attendant à ce que son enseignement soit repris et reçu

¹ C'est un aspect de la figure de "Jésus communicateur" que nous avons évoqué dans la première partie; nous avons conclu que dans une lecture chrétienne la tradition est "lieu de vérité" dans la mesure où la nature de son support est l'oralité.

² Quelle qu'elle soit, c'est-à-dire leur propres témoignages y compris !

³ C'est l'objet du point 1.2 de la première partie intitulé : "Une communication immédiate : l'adéquation entre la forme et le fond".

⁴ Cf. M. Hengel, *op. cit.*, p. 53.

par ceux qui le suivent et (ou) l'écoutent. Mais cette réception était forcément différente de celle du scribe car l'objet de l'enseignement n'était de nature ni exégétique ni prophétique au sens traditionnel : "il enseignait comme quelqu'un de spécialement autorisé par Dieu, de telle sorte que ses Paroles étaient les Paroles de Dieu auxquelles les hommes ne pouvaient échapper"¹. Tout se passe comme si en se référant à une instance future, Jésus ne tenait nullement compte des risques qu'il prenait face à la classe des exégètes institutionnels et face à la tradition juive dont il se réclamait toujours. C'est comme s'il estimait que seul l'avenir donnerait à ses disciples (et à leur liberté face à la tradition juive) les clés nécessaires à justifier l'exégèse nouvelle qu'ils allaient devoir mener eux-mêmes. Cette attitude de Jésus donne un éclairage capital sur la situation paradoxale de l'enseignement ou de la catéchèse chrétienne : l'enseignant sait que la référence écrite (et ses exigences de lecture, d'exégèse et d'interprétation) sont seules valables pour conduire à Dieu; mais il sait aussi que la tradition chrétienne (au sens du commentaire des Ecritures par le support oral) et sa dynamique spécifique de prédication-proclamation sont, de façon incontournable, le seul accès aux Ecritures. Nous sommes ainsi arrivés au point où nous pouvons formuler notre quatrième et dernier point de repère.

Point de repère 4 :

La constatation. La suivance engagée dans la communication de l'évangile ne fait pas de celui qui est suivi le dépositaire d'une tradition, c'est-à-dire de l'accès à l'interprétation normative d'une écriture par un commentaire dont l'autorité est fondée sur une précédence (de l'oral sur l'écrit). Il n'est pas à proprement parler un enseignant, un *grammateus* mais un prédicateur.

Le paradoxe. Mais en régime chrétien cette suivance est toujours entachée d'un paradoxe. D'abord ce qui la fonde comme suivance chrétienne d'un prédicateur, ce n'est pas la figure (rhétorique) du prédicateur mais l'enseignement qu'il a reçu² (autrement dit la tradition³ dans laquelle il est !). Ensuite ses caractéristiques contredisent ce à quoi elle aboutit : en écoutant le prédicateur l'auditeur n'est pas conduit à autre chose qu'à entrer dans une tradition⁴, il devient un élève d'enseignant⁵.

¹ *Ibid.*, p. 50.

² En ne cherchant pas à faire des ses auditeurs des "élèves" (par répétition-imitation), mais en les confrontant à une parole qui actualise et non commente l'écrit, le communicateur chrétien est en fait un enseignant, donnant à ses "élèves" l'accès à l'interprétation du livre par une tradition effectivement normative.

³ Une tradition est chrétienne (et différente des autres) seulement en ce que son autorité effective d'interprétation n'est pas fondée sur une précédence de type chronologique mais sur une clé herméneutique.

⁴ Au sens chrétien cf. *supra*.

La levée du paradoxe. Le paradoxe se lève pour le communicateur chrétien qui gère la connaissance transmise et à transmettre (la tradition dans laquelle il se reconnaît inséré) non en fonction d'elle mais en fonction de la prédication à laquelle il est appelé. Il accepte ainsi que la conformité à la figure de "Jésus communicateur" est d'assumer un destin de prédicateur (la figure de Jésus) identique à celui dont il ne cherche à être que l'élève (le Christ) ! Une suivance qui se révèle dès lors dépendre du mouvement de l'Esprit Saint :

1. A l'élève qu'il est, le caractère de tradition dans laquelle sa suivance le fait entrer lui est révélé chaque fois qu'il a accès lui-même à l'Écriture : l'Esprit Saint lui atteste a posteriori¹ que c'est toujours l'Écriture qui donne à la tradition son autorité.

2. A l'enseignant qu'il est ou peut devenir, le caractère inspiré de ses paroles lui est révélé chaque fois qu'elles sont reproduites, approfondies : l'Esprit Saint lui atteste a posteriori² que c'est toujours la tradition qui confère à l'Écriture sa fonction de référence ultime.

Si l'on veut résumer ce point de repère en termes plus directs on peut le faire ainsi. Le communicateur chrétien (en situation de dire une parole de la part de Dieu)³ doit gérer un paradoxe : il n'est pas un enseignant mais un proclamateur. Et pourtant il est déterminé par un enseignement (par la rigueur et la conformité de sa référence au livre). *Ainsi, pour communiquer l'évangile, moins le prédicateur se repose sur la figure de l'enseignant mieux il proclame ! Mais mieux il est formé, plus sa prédication est susceptible de porter des fruits sur la durée !* Ce paradoxe existe aussi du point de vue de celui qui écoute une parole donnée dans la prédication⁴ : en l'écoutant il n'est pas confronté à la prédication d'une tradition mais à la Parole de Dieu, et pourtant ce qu'il apprend n'est que tradition. *Ainsi plus l'auditeur est confronté à une authentique prédication, plus il sera susceptible de suivre une vraie formation.* A partir de ce point de repère les questions-actualisations possibles dépendent de notre enracinement. Dans la tradition réformée qui est nôtre, il nous semble possible, nécessaire de nous poser au moins deux questions.

⁵ En suivant un communicateur qui ne s'autorise pas d'une tradition mais de l'écrit lui-même, l'"élève" est conduit à la connaissance d'une lecture normative de l'écrit, à un enseignement, à une tradition chrétienne.

¹ C'est le paradoxe de l'élève : plus il est un disciple fidèle plus il est susceptible de contester les propos du maître.

² C'est le paradoxe du maître : plus est reconnue l'autorité de ses propos, plus ils lui apparaissent comme limités et contestables.

³ Nos observations se limitent aux situations de proclamation évangélique. C'est dire que si elles concernent l'enseignant (le "docteur") en situation de proclamation, elles ne concernent ni ne dévalorisent la situation d'enseignement dans laquelle il se trouve la plupart du temps.

⁴ Cf. *supra*.

Questions : Premièrement où placer l'effort de formation en connaissant son rôle dans la communication de l'évangile ? Ayant discerné l'importance de la formation, de l'enseignement (et la pratiquant avec rigueur en tradition réformée), comment ne pas confondre formation, enseignement et communication de la foi, prédication ? Comment prêcher l'évangile à partir d'une bonne formation théologique et non bien enseigner en vue d'une prédication jamais en vue ? Comment se vit une prédication par des croyants bien enseignés (comme par de bons enseignants !) ?

Une seconde question se pose aussi, elle touche la reconnaissance de l'insertion de tout chrétien dans une tradition. Comment gérer le poids de la tradition dans ce qu'elle a de paradoxal et d'inévitable ? Si nous savons trop bien que la tradition n'a jamais de poids que par l'Écriture, nous sommes parfois peu conscients du fait que l'Écriture n'a de poids que présentée dans une tradition qui se reconnaît comme telle. Le protestant n'a-t-il pas une tendance à nier le caractère de tradition de la suivance chrétienne dans laquelle il est engagé, par souci d'une plus grande fidélité à l'Écriture ? Or ce penchant a un effet contraire au but recherché ; n'est-ce pas au sein de la tradition protestante que le protestant cherche à donner à l'Écriture son caractère de norme ? Comment assumer au mieux notre appartenance à une tradition chrétienne donnée, qui n'échappe pas aux misères et aux grandeurs de toute tradition ? Comment dans la préparation de nos efforts de communication intégrer le fait que nous sommes historiquement situés et déterminés, tout en ne tablant pas sur cela pour la prédication elle-même ? Comment penser une prédication chrétienne qui se sait d'enracinement catholique, luthérien, réformé ou baptiste, sans en faire une prédication catholique, une prédication luthérienne, une prédication réformée ou une prédication baptiste ?

3. En guise de conclusion

De ces quatre points de repère s'esquissent les contours de la figure du communicateur chrétien. C'est une figure que l'on peut qualifier théologiquement de "messianique", et ce à partir de deux constantes. D'abord c'est une figure qui a un enracinement historique, des références qui la précèdent, une identité qui la rattache à une Alliance et aux promesses qui l'accompagnent. Ensuite c'est une figure réalisant l'émergence d'un changement, celui d'une vie ordonnée à une vision nouvelle du monde (celle du Royaume de Dieu). A l'image de la figure de Jésus, la cohérence de cette figure de communicateur chrétien est paradoxale : entre l'enracinement dans l'Alliance et l'irruption du règne il n'y a ni continuité évidente ni rupture complète. La figure du communicateur chrétien est toujours une figure en mouvement, de la mouvance de l'Esprit. Elle se transforme au long de la suivance de celui qui la vit, de ses lieux, de ses temps. C'est précisément ce mouvement qui donne à cette figure son caractère messianique.

Il est donc clair que cette figure n'est limitée à aucun type sociologique ou psychologique précis, identifiable par les sciences humaines; que ce soit le journaliste, le clerc ou l'enseignant. Il est clair aussi qu'il n'y a pas de "trucs" pour se conformer à cette figure. Tout au plus y a-t-il des points de repère. Dans l'introduction nous avons affirmé que ces points de repère, tout en étant généraux n'en sont pas moins d'une actualité propre à rencontrer chaque croyant de façon brûlante dans sa spécificité personnelle et dans son contexte de vie. Il ne nous appartient pas de juger si nous avons bien réussi ce que nous projetions. Mais si ces points de repère vous ont parlé c'est certainement parce que vous êtes vous-mêmes engagés dans la suivance du Christ, vous êtes vous-mêmes une figure de communicateur chrétien ! Comme nous, vous êtes dans la double recherche de tout chrétien, une recherche de conformité et de mémorisation-actualisation. La première, la conformité est celle qui vous a poussé à lire cet article pour mieux comprendre le sens et l'avenir du cheminement (de pensée, de vie et de relations interpersonnelles) dans lequel votre foi vous a inséré mais dont vous ne savez où il aboutira. La seconde, la mémorisation-actualisation vous a poussé à lire cet article pour y trouver des références propres à vous aider à mieux faire face au défi qui est le vôtre et le nôtre : comment garder et transmettre toute la richesse de ce que nous avons reçu ?

A cette question, pas de réponse théorique nous l'avons assez précisé... Mais vous nous permettez de terminer par une conviction pour illustrer le sens de cette recherche. C'est la conviction de l'auteur qui a tâtonné pour écrire ces lignes et qui n'est pas sûr d'avoir su exprimer adéquatement sa pensée. Dans l'enseignement de la théologie, mais c'est valable dans tous les cadres où le croyant essaie de communiquer quelque chose de la vérité sur l'homme et sur Dieu, l'effort de communication ne nous atteste jamais lui-même que nous avons atteint les objectifs fixés. Paradoxalement il nous laisse toujours le sentiment d'être quelque part un effort, aussi sérieux soit-il, encore loin de l'objectif à atteindre et par conséquent un exercice à remettre sur le métier. Ce n'est qu'a posteriori, par la réception des lecteurs, de vous en l'occurrence, que peut se confirmer la valeur d'un enseignement; dans ce cas il devient, Dieu voulant, une tradition au sens chrétien du terme. Mais pour l'enseignant ce qu'il dit ou écrit est et reste de l'ordre de l'essai... !